

Les Cahiers des dix



Dom Albert Jamet, éditeur de Marie de L'Incarnation (1883-1948)

Guy-Marie Oury, O.S.B.

Numéro 50, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012914ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012914ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Oury, G.-M. (1995). Dom Albert Jamet, éditeur de Marie de L'Incarnation (1883-1948). *Les Cahiers des dix*, (50), 209–234. <https://doi.org/10.7202/1012914ar>

Dom Albert Jamet, éditeur de Marie de L'Incarnation (1883-1948)

par GUY-MARIE OURY, o.s.b.

En 1942, la Société historique de Montréal accordait à Dom Albert Jamet la médaille du «Meilleur travail historique de l'année» pour sa monumentale biographie de Marguerite Bourgeoys. Six ans plus tard, le 24 août 1948, il s'éteignait à l'âge de soixante-cinq ans, à l'Hôtel-Dieu de Québec où il avait été hospitalisé. À l'annonce de sa mort un journal parlait de la disparition «d'un grand prélat historien», ce dont il aurait été fort surpris, car s'il revendiquait la qualité d'historien, il n'avait jamais eu, en tant que moine, la moindre idée de prélature.

Dom Jamet est canadien par la presque totalité de son œuvre, par nombre de ses amitiés, et par la dernière partie de sa vie qu'il passa au monastère de Sainte-Marie des Deux-Montagnes, fondé à Saint-Eustache, sur la propriété des Mathys, dont il fut le premier chapelain. À titre d'éditeur des œuvres de Marie de l'Incarnation, il mérite plus que les notices nécrologiques qui ont été publiées çà et là, dans la presse, au moment de sa disparition. La meilleure, à coup sûr, et l'une des mieux informées est celle que lui a consacrée son ami Jean Houpert dans le journal *Notre Temps*, dès le 11 septembre 1948. À près de cinquante ans de distance, il n'est pas inutile de la compléter, puisque la rédaction de la biographie de Mère Gertrude Adam, fondatrice et première abbesse de Sainte-Marie des Deux-Montagnes¹, m'a donné l'occasion de réunir sur lui une documentation encore incomplète, mais cependant très riche. C'était une personnalité remarquable.

Dom Jamet est né au pays de Marie de l'Incarnation; comme Panurge, que Pantagruel rencontra un jour hors des murs de Paris, vers

1. Guy-Marie Oury, *Mère Gertrude Adam (1872-1962)*, Ed.. La Liberté, Québec, 1994.

l'abbaye Saint-Antoine, et à qui il demandait, après l'avoir entendu parler allemand, italien, basque, écossais, hollandais, espagnol, danois, hébreu et grec: «Dea, mon ami, ne savez-vous parler français?», il aurait pu répondre: «Si fait très bien, seigneur; Dieu merci. C'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ai été nourri au jardin de France, c'est Touraine»².

Il est né en effet au cœur du plus grand des vignobles tourangeaux (Rabelais serait-il d'accord là-dessus?), à Vouvray³, le 6 février 1883, et il n'a jamais renié cette origine qui lui était chère et qui lui est commune avec Charles Bordes⁴, son aîné de vingt ans, élève de César Franck et fondateur des *Chanteurs de Saint-Gervais*. Sur son enfance, nous avons les souvenirs laissés par sa jeune cousine, sœur Marie de l'Incarnation, de la communauté des Augustines de Saint-Louans près de Chinon.

Albert Jamet n'a pas connu sa mère qui mourut deux mois après sa naissance, et bien peu son père qui mourut trois ans plus tard. Il fut élevé par sa grand-mère maternelle qui le gâta beaucoup. C'est à Tours que s'écoula sa petite enfance, puis à la Membrolle, presque aux portes de la



Dom Albert Jamet dans les dernières années de sa vie.

2. *Pantagruel*, chap. IX, Rabelais, *Œuvres complètes*, éd. Pierre JOURDA, Garnier, Paris, 1962, t. I, p. 269.
3. C. Gay, Vouvray, *ses vignes et ses vignerons*, Arrault, Tours, 1945. A. Chauvigne, *Monographie de la commune de Vouvray et de son vignoble*, Tours, 1905 (rééd., Marseille, 1982).
4. Guy-Marie Oury, *La Touraine au fil des siècles. La Vallée de la Loire*, C.L.D., Chambray-les-Tours, 1976, p. 175-180.

ville, sur la route du Mans, où Emmanuel Chabrier passait habituellement ses vacances⁵, puis enfin à Monnaie, sur la grande route de Paris, à une quinzaine de kilomètres de la ville, où Charles de Foucauld était venu en 1878 passer ses permissions de l'École de cavalerie Saumur chez sa cousine la vicomtesse de Flavigny, au château du Mortier. Albert avait été accueilli à Monnaie par sa tante Rose, une belle-fille de sa grand-mère, remariée à M. Housseau, mais demeurée très attachée à celle-ci.

Il vécut là jusqu'à l'âge de dix ans (1893). Il semble avoir été un enfant heureux, malgré son double deuil et l'absence des frères et sœurs; il était très taquin avec ses cousins, espiègle, toujours prêt à manger, assez peu assidu au travail; il faisait souvent l'école buissonnière, aussi son oncle et tuteur, M. Housseau, voulut mettre le holà à une existence trop dépourvue de discipline et fit entrer le garçon dans l'orphelinat de Tours où lui-même avait été élevé. Le texte ne précise pas, mais nous avons par Dom Jamet lui-même qu'il s'agit de la maîtrise de la cathédrale⁶. Il fut donc élevé à l'ombre de la grande église, paroisse de Balzac quand il était enfant, et qu'il a décrite avec amour dans le *Curé de Tours*.

Toujours est-il que le jeune Albert y fut d'abord très malheureux, séparé de sa famille, mais au moins les études prirent un tour sérieux et l'enfant passa brillamment son certificat d'études primaires à douze ans. Sa scolarité était provisoirement terminée, et il entra comme domestique dans une famille de Tours qui l'adopta et garda ensuite avec lui des relations très affectueuses. Là encore le texte ne donne pas de nom, mais ce doit être la famille de la Roche-Aymond avec laquelle il sera en rapports constants plus tard. Je me souviens que Dom Gajard, son condisciple au séminaire de Tours, m'avait dit qu'il n'avait pratiquement pas de famille, mais qu'il rencontrait à Paris une vieille demoiselle, vivant à l'aise, qu'il appelait « sa marraine » et qui s'occupait activement de lui. Il faut sans doute identifier cette marraine avec un membre de cette famille.

C'est en tout cas au sein de cette famille Tourangelle que l'on discerna chez lui une vocation; on l'orienta vers le petit séminaire, qui

5. Guy-Marie Oury, *Petites chroniques de la Gâtine tourangelle*, C.L.D., Chambray-les-Tours, 1974, p. 231-235.

6. Le chanoine Octave Marcault a fait l'histoire des Écoles presbytérales et de la Manécanterie dans *Le diocèse de Tours. Sa vie morale, intellectuelle et religieuse depuis saint Martin jusqu'à nos jours*, Tours, 1918 (3 vol.).

occupait les locaux de l'ancien couvent des Ursulines où Marie de l'Incarnation avait vécu. Ses études furent payées et l'on veilla sur lui.

Pendant les vacances, Albert retrouvait ses cousines Housseau à Monnaie; l'une d'elle a raconté: «Si on ne le servait pas le premier à la collation, comme il était toujours affamé, il mordait dans la tartine des autres. Puis, pour les jeux, il était toujours le premier à donner le branle».

Un prêtre de valeur se prit d'une grande affection pour le jeune séminariste: l'abbé Denis⁷. Dom Gajard⁸ écrit dans ses propres souvenirs: «J'eus la chance, de la troisième à la rhétorique, d'avoir comme supérieur un prêtre éminent, M. Denis, excellent théologien, possédant à fond le sens de l'Église, et par ailleurs très ami de Dom Delatte (Abbé de Solesmes); c'est lui qui orienta vers Solesmes le futur Dom Savaton⁹, Abbé de Wisques, comme il devait plus tard présenter et appuyer ma demande d'entrée à Solesmes. Ses lectures spirituelles, le soir, et ses cours d'instruction religieuse eurent sur moi une grosse influence...».

La cousine mentionnée plus haut rapporte aussi des souvenirs plus terre à terre, mais tout aussi attachants: «Monsieur le chanoine Denis le considérait comme son fils. (Albert) agissait avec lui comme un enfant gâté; il aimait beaucoup manger ses confitures qu'il trouvait dans une armoire, et il avait bien soin de remettre les pots en place, comme s'il n'y avait pas touchés. Et le bon chanoine était très heureux de la farce».

Mais c'est un autre prêtre qui fit connaître au jeune séminariste la vie de Marie de l'Incarnation. Cette fois, les souvenirs sont ceux de l'abbé Ségelle¹⁰: «Un professeur, l'abbé Durand, chaque année, avait

-
7. Auguste Denis (1862-1941), collaborateur de Mgr Renou. Né à Montbazou, il avait fait à Rome de fortes études de théologie et de droit canon; il fut nommé professeur au Petit Séminaire, puis Supérieur, jusqu'en 1917.
 8. Joseph Gajard, 1885-1972, né à Sonzay, entré à Solesmes en exil en 1909, longtemps maître de chœur de l'abbaye; voir quelques souvenirs autobiographiques dans *Lettre aux Amis de Solesmes*, 1982, n°2, p. 20-25; n° 3, p.15-24. Il avait un frère, Georges, son aîné de dix-sept ans (1868-1944) qui fut curé de Saint-Cyr-sur-Loire en 1907, puis de Vouvray de 1919 à 1934.
 9. Augustin-Olivier Savaton, 1878-1965; longtemps maître des novices, puis prier, il fut nommé Abbé de Saint-Paul de Wisques en 1928.
 10. Clovis Ségelle (1874-1970), né à Tours; il sera doyen de l'Île Bouchard de 1921 à 1960; il y était curé lors des apparitions de décembre 1947: Philippe Anthonioz, *Le 8 décembre 1947, Marie apparaît à l'Île Bouchard, Le Message de Notre Dame de la prière*, Préface de René Laurentin, O.E.I.L., Paris, 1989. Marie-Réginald Vernet, *L'Île Bouchard, la Vierge et ses apparitions*, Téqui, Paris, 1993.

coutume de conduire tel groupe d'élèves à une petite chapelle, située dans le grand jardin du petit séminaire. Cette petite chapelle était dédiée à saint Joseph. Cette chapelle existait du temps de Marie de l'Incarnation, et celle-ci aimait à y aller souvent. Elle priait là dans le complet recueillement, et confiait à saint Joseph ses intentions, ayant une grande confiance en lui. Or, quand Dom Jamet fut conduit à cette chapelle par l'abbé Durand, il entendit le professeur parler de Marie de l'Incarnation, de sa dévotion à saint Joseph, de ses visites à cette chapelle. Ce qui fut dit l'intéressa beaucoup, et c'est alors, pendant que les renseignements sur Marie de l'Incarnation étaient donnés, que tout à coup une émotion très vive s'empara de lui... Il ne put s'expliquer pourquoi, mais le fait était là, une très vive émotion s'était emparée de lui et dura tant que la visite dura et que le professeur parla. Quand Dom Jamet me parla de cela, sa visite à la chapelle devait dater de deux ans plus tôt, donc quand il était en 3^e ou 4^e...»¹¹

Du petit séminaire, Albert Jamet passa au grand séminaire où il se lia d'amitié avec Olivier Savaton, le futur Dom Augustin Savaton. L'amitié fut profonde et durable: «(il) allait quelques fois passer ses vacances chez les parents du Père», à Richelieu¹² en Touraine. «Dès le grand séminaire de Tours, nous étions voisins. Je l'ai précédé à Solesmes. Mes parents l'avaient souvent reçu et même un peu soigné», écrivait Dom Savaton à Mère Gertrude Adam, le 25 août 1948. Et le 25 octobre 1948 à la même: «Quand je quittai le pays pour entrer à l'île de Wight, je lui offris un bon souper à l'hôtel du Faisan, brûlé en 1940».

Ayant plusieurs amis qui lui parlaient souvent de Solesmes: le chanoine Denis et le jeune abbé Savaton notamment, Albert Jamet se sentit aussi appelé à la vie monastique. Mais Solesmes n'était plus à Solesmes; la législation française contre les congrégations monastiques avait contraint le monastère à chercher un refuge provisoire en Angleterre, en 1901¹³. Les moines avaient loué au sud de l'île de Wight, près de Wroxhall, une grande demeure du XVIII^e siècle, Appuldurcombe

-
11. Mgr Joseph-Louis Beaumier, *À Tours, l'Ermitage Saint-Joseph reconstruit comme au temps de Marie de l'Incarnation*, Ed. Du Bien Public, Trois-Rivières, 1986, p. 48-51.
 12. L.-A. Bossebœuf, *Histoire de Richelieu et de ses environs, au point de vue civil, religieux et artistique*, Tours, *Mémoires de la Société archéologique*, 1890. Eugène Pépin, *Champigny-sur-Veude et Richelieu*, Petites monographies des grands édifices de France, Paris, 1974.
 13. Dom Augustin Savaton, *Dom Paul Delatte, Abbé de Solesmes*, Ed. d'art et d'histoire, Plon, 1954, (rééd. Solesmes, 1975), p.215-283.

House, au cœur d'un vaste parc. Le château est aujourd'hui en ruines, un V-2 étant tombé à proximité au cours de la dernière guerre; on renonça alors à le restaurer: les murs ont été consolidés, mais ils s'ouvrent sur le ciel et la toiture est inexistante. Auprès de la vaste habitation, les moines avaient construit un église provisoire en bois pour y célébrer leur offices. C'est M. Denis qui conduisit lui-même Albert Jamet à Appuldurcombe, en 1905, comme il devait conduire un peu plus tard, en 1909, l'abbé Joseph Gajard à Quarr Abbey, au nord de l'île, près de Ryde, où les moines avaient déménagé en 1908, le bail d'Appuldurcombe ayant expiré et le propriétaire se refusant à vendre à un prix abordable pour les moines. Albert Jamet n'était encore que sous-diacre quand il entra au monastère. Il fut formé par Dom Jean de Puniet¹⁴, futur Abbé de Saint-Paul d'Oosterhout en Hollande.

Il fit profession le 15 août 1907, au terme du noviciat d'un an qui suivait le postulat; en ce temps, avant le Code de droit canonique de 1917, la profession n'était pas précédée d'un engagement temporaire; elle était perpétuelle et solennelle. Tout en restant au noviciat pour deux années encore, le P. Jamet termina ses études de théologie. Le P. de Puniet venait d'être envoyé en Hollande. Il fut ordonné prêtre le 24 juin 1909. Tout de suite après, il fut nommé Zélateur (assistant du maître des novices. L'un des premiers candidats accueilli fut l'abbé Joseph Gajard, de trois années son cadet.

L'année précédente, la communauté de Solesmes avait donc émigré à Quarr Abbey sur le domaine d'un ancien monastère de la congrégation de Savigny, devenu cistercien avec l'ensemble du groupement monastique au milieu du XII^e siècle. Il ne restait que des ruines. Les nouveaux occupants édifièrent un vaste monastère en briques¹⁵ dont les plans furent tracés par Dom Paul Bellot.

Le rôle du Zélateur est de seconder le Père maître des novices, en donnant aux jeunes en formation une première initiation à la liturgie et à l'observance monastique. Dom Jamet se donna de tout son cœur à sa tâche, souvent interrompue par sa mauvaise santé et des maux de tête qui

14. Sa biographie a été écrite par son successeur, Dom Malher, mais elle est restée manuscrite.

15. Guy-Marie Oury, «Les débuts de Dom Paul Bellot, moine-architecte», III et V, dans *L'Ami de Saint-Benoît-du-Lac*, 1990-1991 (c'est une série de petits articles). Nicole Tardif-Painchaud *Dom Bellot et l'architecture religieuse au Québec*, Presses de l'Université Laval, Québec, 1978, p. 23-46.

ne lui permettaient pas d'entreprendre des travaux intellectuels de longue haleine.

La charge du noviciat de Solesmes n'était pas une sinécure; les novices étaient nombreux et exigeaient de la part du Zélateur une grande dépense d'énergie, aussi, lorsque Dom Paul Renaudin, Abbé de Saint-Maur de Glanfeuil en Anjou, réfugié au Grand Duché de Luxembourg où il avait fait construire un monastère, demanda de l'aide pour son monastère, Dom Delatte décida de lui envoyer quelques moines. Le P. Jamet faisait partie du groupe avec la charge de s'occuper du noviciat. Il arriva à Clervaux, le 9 mars 1911, en compagnie de Dom Blanchard et de Dom Maurice; il devait être suivi par Dom Guilloreau, qui deviendrait devenir par la suite Abbé d'Hautecombe. Ce séjour luxembourgeois nous a valu de conserver quelques belles lettres de Dom Jamet à son Abbé, Dom Delatte, où l'on mesure la profondeur de son affection filiale.

La communauté de Solesmes qu'il venait de quitter, était une grande famille, nombreuse, chaleureuse, unie, vivante, dynamique; il se retrouva dans un petit monastère éprouvé par l'exil, qui ne présentait qu'une lointaine ressemblance avec le milieu qu'il venait de quitter. Il ressentit douloureusement la différence: «J'essaye de me recueillir au sortir de ce petit drame qui m'a porté ici, de serrer mon âme contre Dieu; mais je ne me trouve pas; je ne sens encore qu'une chose, que ce n'est plus le berceau, plus Bethléem, que c'est le Carême et, à certaines heures, la nuit» (12 mars 1911).

Mais il eut bientôt la joie de revoir l'Abbé de Solesmes venu faire une visite à Clervaux pour voir comment se réorganisait le monastère: «Je me revois encore près de vous, mon Père Abbé, écrivait Dom Jamet, le 3 mai 1911, au lendemain de la visite, vous confiant mes difficultés, me retremant dans votre affection et prenant de la force à votre force. Que je vous suis reconnaissant de tant de bonté témoignée! Que le Seigneur me rapproche encore de vous, de votre vie, de votre âme, afin que je sois toujours plus le fils que vous voulez, fidèle en toutes choses à votre pensée et à votre tendresse».

Fidèle, il le fut toute sa vie; sa doctrine spirituelle, personnelle dans son expression, est un écho de l'enseignement reçu du grand Abbé qu'il avait assimilé parfaitement et qui était devenu sien. Mais il ressentait intensément l'exil, et sa tendance à la dépression, habituellement compensée par une gaieté surprenante de surface, ne facilita pas l'adaptation: «Le temps a une singulière façon de passer à Saint-Maurice. Les

jours se traînent, les nuits n'en finissent pas... (C'est) l'exil dans le temps et dans l'espace... Le Seigneur multiplie sous mes pas les occasions de souffrances, de mérites. La croix est d'un bois peu commun sur ce rocher» (19 mai 1911).

Physiquement, le P. Jamet n'était pas solide, la responsabilité du noviciat l'effrayait: «J'ai tout accepté sans réserve, mais avec le fond persistant de neurasthénie qui m'entrave partout et toujours, je ne suis pas actuellement capable de cet effort. Les yeux sont restés ce qu'ils étaient; la tête aussi; les remèdes n'ont rien fait. En soi, il n'y a rien là d'inquiétant, mais qui suffisent à empêcher toute étude sérieuse» (20 juillet 1911).

Dans l'immédiat, un temps de repos pouvait ramener la sérénité. Une cure à Woershoffen, en Bavière, fut décidée au mois d'août, mais l'isolement, seul en pays étranger, fut encore plus difficile à supporter: «Je n'ai jamais si profondément et douloureusement senti une solitude. Ma joie est d'être fidèle à votre pensée et d'agir selon vos directions. Hors de cela il n'y a guère qu'amertume sur le chemin. On monte le Carmel dans la nuit obscure, car tout est réuni à la fois. Le Seigneur ne semble avoir les mains ouvertes que pour laisser tomber les épreuves les unes après les autres, ou encore toutes à la fois» (12 août 1911).

Il ne faut pas s'étonner outre mesure de ces plaintes; elles tiennent à l'état habituel ou périodique (selon les temps) de dépression du P. Jamet; il n'en guérira complètement, a-t-il confié au P. Adrien Pouliot, que le jour où il mettra le pied sur le sol canadien, et il attribuait ce changement radical à Marie de l'Incarnation. Mais, dans la vie courante, la neurasthénie n'empêchait pas la bonne humeur, et Dom Jamet savait se montrer plein d'humour, malicieux même. Dom André Julien l'avait surnommé «le petit serpent», car il avait la langue acérée.

Mais Dom Jamet était nécessaire au noviciat de Clervaux et il abrégea son temps de cure; il pourrait, dit-il, poursuivre le traitement au monastère même. Il reprenait confiance: «Je me sens maintenant plus fort et plus moine, plus attaché à Dieu que par le passé, plus prêt à faire des sacrifices. Je ne sais de quoi sera fait l'avenir ici ou là; mais à Saint-Maurice, depuis le mois de mars, il me semble que j'ai vécu plusieurs années et que les épreuves m'effraient moins» (4 septembre 1911).

Son grand désir aurait été d'avoir auprès de lui pour le seconder le jeune frère Joseph Gajard, son compatriote, qui achevait son noviciat à Quarr Abbey et allait faire profession. Il n'osa pas en parler lui-même à

Dom Delatte, mais il s'en ouvrit à Dom Guilloreau qui en écrivit à l'abbé de Solesmes, sachant combien ce rêve était chimérique :

«Voilà donc ce qu'a imaginé Dom Jamet; je vous expose son plan. Si le P. Gajard était ici, il y aurait au noviciat le *funiculus triplex*. Dom Gajard serait le trait d'union: à trois, on aurait chance de se soutenir, de faire front à la monotonie. De plus, avec un tourangeau de la trempe du susnommé, Dom Jamet se sentirait soutenu, ranimé, et le nouveau venu ne pourrait manquer d'avoir une bonne influence sur son entourage d'ici. Il est hors de conteste que la pénurie de postulants cause de l'humeur noire au P. Zélateur; il demeure non moins hors de conteste que nos deux sujets (novices), pour des causes diverses, auraient besoin d'un entraînement vigoureux.... De ces réflexions vous ferez l'usage que vous entendrez. Pour ma part, je juge que vous êtes venu très largement au secours de Saint-Maurice; il y aurait indiscretion à solliciter de nouveau. Il me suffit de vous avoir indiqué la situation ci-dessus».

Il n'y eut pas de suite. Dom Delatte venait d'envoyer coup sur coup cinq moines de Solesmes à Clervaux; on ne pouvait transformer l'abbaye en une colonie solesmienne, au risque de provoquer de la part des moines anciens une réaction de rejet en face de ce qu'ils considéraient déjà comme une invasion.

Au noviciat dont il n'avait pas la pleine responsabilité, puisque l'abbé, Dom Paul Renaudin, s'était réservé la charge de maître des novices, Dom Jamet se trouvait en position difficile: l'un des deux novices était un schizophrène, un pseudo-mystique simulateur, qui menait une existence double et manipulait Abbé et Zélateur, sans que ni l'un ni l'autre aient le discernement nécessaire pour voir clair dans son jeu. Dom Jamet fut le premier à s'en apercevoir et le novice qui avait la pleine confiance de Dom Renaudin, n'eut aucune peine à trouver un moyen de se débarrasser du gêneur: il ruina son crédit auprès de l'Abbé.

Dom Guilloreau s'en explique dans une lettre à Dom Delatte: «Ce matin, le Révérendissime est venu à brûle-pourpoint me prier d'inviter Dom Jamet à reprendre le chemin de Quarr... Je viens de faire cette commission et j'en suis navré. Déjà la veille au soir le Révérendissime était venu chez nous et m'avait entretenu de Dom Jamet. Il était très animé et mécontent. Il m'a énuméré ses griefs contre son Zélateur, disant entre autres qu'il ne pourrait souffrir plus longtemps que l'on démolît son autorité auprès des novices et qu'il voulait se séparer de Dom Jamet et le rendre à Quarr. Je fus un peu interloqué de tout cela, bien que depuis une huitaine de jours quelques indices m'eussent fait

soupçonner un orage à l'horizon. Je crois que l'on a désservi Dom Jamet et que l'on a profité de certaines paroles, de certains jugements et de certaines erreurs de direction imputables à la jeunesse, à une certaine inexpérience des hommes et des choses, et puis à la neurasthénie. La décision a été prise sous cette impression» (4 février 1912).

La mission à Clervaux se terminait par un échec, mais Dom Jamet avait beaucoup appris et n'eut aucun regret de revenir au foyer très aimé de sa vie monastique, auprès de Dom Delatte, de Dom Savaton et du jeune Dom Gajard. «On a tout fait pour faire de mon départ un départ honteux, écrivait-il, je m'en vais comme un lépreux, mais l'âme tranquille au fond» (4 février 1912). Il rentra à Quarr pour voir s'achever le chantier de la grande église, dessinée par Dom Paul Bellot. La première pierre avait été posée le 17 avril 1911, lendemain de Pâques; elle provenait des carrières de Solesmes. La dédicace eut lieu le 12 octobre 1912.

C'est à ce moment qu'il redécouvrit Marie de l'incarnation. Un jour dans la cellule d'un moine, — il s'agit de Dom Savaton qui était son confesseur-, il aperçut sur la table les deux gros volumes de la correspondance éditée par le chanoine Richaudeau en 1876. Il les ouvrit, les feuilleta. La conversation se porta sur l'Ursuline. Le moine lui dit son admiration profonde pour Marie de l'Incarnation. Il n'existait pas d'édition critique; il serait bon, dit-il, d'y travailler.

L'identification du moine dont parle Jean Houpert dans sa notice de 1948 est aisée: Dom Savaton était alors maître des novices de Solesmes; le P. Jamet avait été son aide avant d'être envoyé à l'abbaye de Clervaux. Dom Savaton lui-même écrit, le 10 août 1945: «Je reste fier de l'avoir aiguillé, un jour, vers l'orbite de Marie de l'Incarnation». Alors que je travaillais moi-même à la continuation de l'œuvre de Dom Jamet, il m'a confié qu'il avait fait au moins une bonne action dans sa vie: celle de mettre en route le travail sur l'Ursuline en le suggérant à Dom Jamet. Il écrit dans sa biographie de *Dom Delatte, abbé de Solesmes*, au sujet des travaux de spiritualité des moines: «(L'Abbé) encouragera aussi beaucoup et conseillera Dom Albert Jamet dans sa publication de la vie et des œuvres de la Vénérable Marie de l'Incarnation, fondatrice des Ursulines de Québec, appelée par Bossuet la Sainte Thérèse du Nouveau Monde, et qui relate ses hautes expériences mystiques dans un style si magnifiquement ferme et lucide»¹⁶. Marie Guyart n'était pas une inconnue à Solesmes: Dom Guéranger encourageait la

16. Dom Augustin Savaton, *Dom Paul Delatte*, p. 255.

lecture de ses œuvres et la première Abbesse de Sainte-Cécile, Madame Cécile Bruyère, avait recopié dans ses papiers personnels des textes de l'Ursuline, dont l'un est passé sous son nom dans un recueil publié en 1966!¹⁷

En fait, Dom Jamet ne se lança pas tout de suite dans l'immense travail. Il se contenta de faire connaissance avec l'Ursuline dont le souvenir l'avait profondément ému au temps de son petit séminaire, à la chapelle Saint-Joseph de l'ancien couvent des Ursulines. Sa santé n'était pas suffisamment affermie pour entreprendre une œuvre de longue haleine, et il avait besoin de se former. Il reçut d'ailleurs une charge d'enseignement pour la formation des jeunes théologiens du monastère et la préparation des cours lui demanda beaucoup de travail, confisquant presque toutes ses forces disponibles. Mais il se mit en devoir de réunir de nombreuses notes qui devaient lui servir par la suite.

Le vrai travail commença vers 1922; les moines venaient de rentrer d'exil et de réintégrer leur monastère des bords de Sarthe; Dom Delatte avait donné sa démission pour raison de santé; le nouvel Abbé était un breton du Finistère, Dom Germain Cozien¹⁸, ancien professeur au grand séminaire de Quimper. Le cardinal Charost, archevêque de Rennes¹⁹, vint rendre visite à la communauté. Jean Houpert a raconté, à partir des souvenirs de Dom Jamet ce qui se passa alors: «(L'archevêque) est un grand admirateur de la vénérable ursuline — il la tient pour la première mystique française — et il dit à l'Abbé que la préparation et la publication d'une édition critique de ses œuvres devrait être entreprise à Solesmes. La chose est décidée et Dom Jamet en est chargé».

Désormais, l'édition des écrits de Marie de l'Incarnation devient le principal travail du moine. Il avait l'intention de faire œuvre exhaustive et définitive, de telle sorte, disait-il, qu'on «ne puisse plus s'occuper de l'Ursuline sans se référer à mon travail». *L'Histoire du sentiment religieux en France* d'Henri Bremond²⁰, dont le premier tome avait paru en

17. *In Spiritu et veritate*, Sainte-Cécile de Solesmes, 1966, p. 110, cf. *Écrits spirituels*, éd. Dom Jamet, t. I, p. 200 (Relation de 1633, n. 31).

18. Dom Germain Cozien (1880-1960). Entré à Solesmes presque en même temps que le P. Gajard, il fut nommé prieur, puis élu Abbé en 1921; il donna sa démission en 1959: Dom Gabriel Tissot, *Oraison funèbre du Révérendissime Père Dom Germain Cozien... prononcée... le 16 mai 1961*, Sablé, 1961.

19. Sur le cardinal Charost, archevêque de 1921 à 1930, voir *Le diocèse de Rennes*, sous la direction de Jean Delumeau, dans «Histoire des diocèses de France». Paris, Beauchesne, 1979, p. 225-228.

20. Émile Goichoat, *Henri Bremond, historien du sentiment religieux, Genèse et stratégie d'une entreprise littéraire*, Association des publications près des Universités de Stras-

1915, lui servit de référence continue quant à la manière de traiter son sujet, bien qu'il fut loin de partager toutes les options doctrinales et les prises de position du grand historien de la spiritualité.

En 1909, à la suite de la découverte de quelques lettres inédites de Marie de l'Incarnation, E. Griselle avait publié un petit livre où il recommandait que l'on entreprenne une vaste enquête pour tenter de recouvrer les originaux. Le P. Jamet l'entreprit. Ce fut pour lui une grosse déception de constater qu'il ne pouvait guère aller plus loin que ses prédécesseurs dans ce domaine. L'abbé Richaudeau, E. Griselle avaient déjà mis la main sur tous les originaux ou copies d'originaux subsistants. Il fallait donc, pour la majeure partie des lettres, se contenter de comparer l'édition réalisée en 1682 par son fils, Dom Claude Martin, avec les fragments qu'il avait cités dans la biographie publiée quelques années plus tôt, en 1677. La critique interne devait faire le reste.

Après un dépouillement infructueux des catalogues des bibliothèques publiques et une enquête peu conclusive sur les archives conservées dans les diverses maisons d'Ursulines de France, Dom Jamet vint longuement à Tours travailler sur le fond des archives départementales. Il logeait chez son cousin Alfred, visitant les nombreux amis qu'il avait conservés dans le clergé tourangeau, et les membres de sa famille paternelle.

Sa cousine (ou nièce à la mode de Bretagne) a laissé quelques souvenirs relatifs à cette époque qui est celle où elle le connut intimement. Sa mère était une cousine germaine de Dom Jamet. Le père avait été tué au front en 1915 et la mère était morte, elle-même, de la grippe espagnole en octobre 1918, laissant trois filles. Dom Jamet avait alors encouragé son cousin Alfred, l'un des oncles des enfants, à recueillir les trois orphelines, puisque celui-ci n'avait pas d'enfant lui-même. Ce cousin tenait un petit magasin des nouveautés et une entreprise de confection. Il devait mourir à son tour en août 1924, de sorte que Dom Jamet qui, dès 1914, avait promis de prendre soin des trois petites dans la mesure où sa condition le lui permettrait, eut beaucoup à s'occuper des fillettes à partir de cette époque.

Quand il travaillait aux archives de Tours, il lui fallait ménager ses yeux qui se fatiguaient facilement; il avait donc d'assez longues heures à consacrer aux enfants. Il les emmenait jouer dans le parc du comte de la Roche-Aymond. C'est lui qui aida sa jeune cousine à discerner sa vocation religieuse. Elle songeait à la vie contemplative et fut tentée

d'entrer au petit monastère de la Purification de Marie, fondé en 1834 par l'abbé Jean-Baptiste Pasquier²¹, mais Dom Jamet avait peur que sa santé ne soit pas assez résistante pour en affronter les austérités. Le vicaire général Guillon lui fit connaître les Hospitalières de Saint-Louans, fondées, elles, au XVII^e siècle par M. Pasquier Bouray, mort en 1651²².

Dom Jamet ne pouvait commencer son travail définitif sans avoir consulté les archives des Ursulines de Québec. Avec la permission de Dom Cozien, il fit donc un premier voyage outre-Atlantique en 1926, au cours duquel il séjourna longtemps au Vieux monastère de Québec. C'est alors qu'il fit la découverte du fameux manuscrit de la *Relation de 1654*, conservé au couvent de Trois-Rivières, compensation pour toutes les déconvenues que lui avait réservées ses recherches dans les dépôts de France.

Il n'eut pas cependant que des déconvenues. À cette époque, beaucoup de Français s'intéressaient aux origines de la Nouvelle-France et exhumaient des documents de toutes sortes, conservés dans les archives privées²³. Grâce à quoi, Dom Jamet eut la surprise, en 1929, dans des circonstances tout à fait imprévues, de retrouver un grand nombre de pièces d'archives relatives à Madame de la Peltrie, dispersées en trois fonds différents: les archives du château de l'Isle, en Saint-Germain-du-Corbéis, près d'Alençon (M. Lecointre), celles du château de Clairfontaine, à Fougerolles-du-Plessis en Mayenne (M. Durand de Saint-Front), celles du château de Longiron, à La Talandière en Forez (Famille Neyron). Il n'eut pas le loisir, de son vivant, de les exploiter, mais j'en ai tiré mon petit ouvrage sur *Madame de la Peltrie et ses fondations canadiennes*²⁴.

En 1929 enfin, Dom Jamet était en mesure de publier, sous la forme luxueuse que nous connaissons bien, le premier tome des *Écrits spirituels* de Marie de l'Incarnation, contenant la première Relation autobiographique de 1633 avec ses compléments, quelques lettres ou fragments de lettres contemporains, quelques Élévations et le court

21. Jean Baptiste Pasquier (1789-1842), cf. Abbé Corbe, *Vie de M. L'abbé Pasquier, chanoine de Tours, confesseur de M. Dupont, fondateur de deux orphelinats et des religieuses de la Purification*, Tours 1888.

22. *Vie de Monsieur Bouray*, Paris, 1714. Dom Gabriel Meunier, *M. Bouray, le Vincent de Paul de la Touraine*, Paris, 1929 (avec l'histoire sommaire de la Congrégation).

23. De nombreux textes inédits de ce type ont été publiés par la revue *Nova Francia*.

24. Presses de l'Université Laval et Abbaye de Solesmes, 1974.

Entretien spirituel sur l'Épouse des Cantiques, datant de la période tourangelle, le tout précédé par une longue *Introduction générale*. L'entreprise était lancée.

Le volume fut achevé d'imprimer en janvier 1929 sur les presses de Desclée De Brouwer, à Bruges, mais l'Avant-Propos porte la date du 30 avril 1928. De longues tractations avaient précédé l'impression, car l'auteur avait fait en sorte que son travail à venir fût l'édition officielle des Ursulines du Vieux monastère de Québec et celle des Ursulines de l'Union Romaine. Les deux maisons d'édition mentionnées sur la couverture étaient Desclée De Brouwer à Paris et l'Action sociale à Québec, mais il s'agissait en fait d'une édition à titre d'auteur, réalisée grâce à une souscription, de sorte que le P. Jamet garda le contrôle personnel de la fabrication du livre. Le Copyright de Desclée De Brouwer n'est qu'une fiction.

Il avait voulu publier un ouvrage qui fût digne de Marie de l'Incarnation. C'est donc une édition de luxe dont chacun des détails a été voulu et décidé par l'auteur. Il a fait choix des caractères. Pour les bandeaux, les lettrines et les culs de lampe, il fit travailler Dom François Cocheril²⁵, un jeune artiste de l'abbaye de Solesmes, qui fit de même pour l'édition des *Œuvres de Jean de Saint-Thomas*, préparée par Dom Edmond Boissard²⁶. Le bois-gravé non signé du logis de la Petite-Bourdaisière, comme ceux que l'on trouvera dans le deuxième volume, sont, je crois, d'un ami de Tours qui a voulu garder l'anonymat.

Pour connaître le plan général que se proposait de suivre le moine, il est nécessaire de se reporter au chapitre III^e de l'*Introduction générale*. Le travail de Dom Jamet a bénéficié de l'expérience des rééditions déjà faites des écrivains spirituels du XVII^e siècle, mais tout spécialement de celles de saint François de Sales, de Bossuet et de saint Vincent de Paul.

«À nous en tenir aux documents que nous possédons déjà et aux quelques pièces qui sont venues dernièrement s'y ajouter, la réédition des œuvres de Marie de l'Incarnation comprendra six volumes de textes. Les écrits de la Vénérable Ursuline se partagent d'eux-mêmes en trois catégories: a) *les écrits spirituels* proprement dits, autobiographies,

25. Dom François Cocheril (1894-1986), voir Dom Adolphe Le Méhauté, «Dom François Cocheril, L'imager du Bon Dieu», dans *Lettre aux Amis de Solesmes*, 1987, n^o 1, p. 7-15.

26. Dom Jacques de Préville, «Dom Edmond Boissard (1878-1979)», dans *Lettre aux Amis de Solesmes*, 1980, n^o 2, p. 20-23.

relations de conscience... etc., b) les *lettres*, presque toutes adressées de Québec en France; — c) *un manuel de pédagogie religieuse*, recueil d'instructions sur la doctrine chrétienne. Des six volumes de la présente réédition, deux seront réservés au premier groupe, trois au second et un au troisième».

À ce moment, il semble que Dom Jamet n'ait pas encore envisagé de composer une nouvelle biographie de Marie de l'Incarnation. L'édition, telle qu'il la concevait, devait y suppléer en partie: «Pour attirer plus efficacement les yeux sur Marie de l'Incarnation, on a... essayé de lui composer, à l'aide d'une annotation assez abondante, une sorte de cadre où ses vénérables traits se dessinent avec plus de netteté». L'édition ne remplacerait par une biographie critique, mais elle apporterait un cadre précis permettant de renouveler de ce qui avait déjà été écrit par l'abbé Casgrain (1864), le chanoine Richaudeau (1873), l'abbé Chapot (1893) et même la Mère Marie de Chantal (1893, 1910).

Le tome deuxième des *Écrits spirituels*, prêt dès le printemps, fut achevé d'imprimer en décembre 1929 et parut en janvier avec le millésime de 1930. Il contenait les Relations d'oraison des retraites que l'Ursuline avait faites au cours des années 1634-1636, puis la grande Relation de 1659 avec ses Suppléments.

Ces deux tomes furent accueillis comme ils le méritaient. Les archives de Solesmes conservent le dossier des lettres que Dom Jamet reçut alors de personnalités les plus diverses, en France comme au Canada. Henri Bremond félicita l'auteur pour son travail et l'œuvre fut couronnée par l'Académie française.

Afin de permettre à un plus large public de connaître l'Ursuline, Dom Jamet prépara un volume d'extraits, publié chez Beauchesne en janvier 1932, intitulé *Le Témoignage de Marie de l'Incarnation*. La qualité de la présentation et de la typographie sont les mêmes que pour les deux volumes déjà publiés. Beaucoup de ceux qui ont fait connaissance avec Marie de l'Incarnation (cardinal Journet, cardinal Garrone, Paul VI parmi bien d'autres) l'ont abordé de cette manière qui se présente sous la forme d'une autobiographie composite complète, couvrant toute la vie de Marie de l'Incarnation, depuis l'éveil de sa raison jusqu'à sa mort. C'était déjà l'idée qui avait présidé à la rédaction de la *Vie* par son fils, en 1677. Grâce à l'annonce des écrits en préparation, l'on constate que, cette fois, Dom Jamet avait l'intention de couronner la réédition par un VII^e tome, consacré à une «vie nouvelle de Marie de l'Incarnation». Un autre ouvrage, de simple initiation, porte un titre très marqué par la mentalité de l'entre-deux-guerres: *Marie de l'Incarnation: la Mystique et la Française, la Mère de la Patrie*.

Mais la mention de ces deux nouveaux ouvrages a conduit un peu trop loin. Tout de suite après la parution du deuxième tome des *Écrits spirituels*, Dom Jamet demanda à retourner au Canada pour la préparation de l'annotation des *Lettres* de l'Ursuline. Cette fois, il dépassa les frontières du Québec et il se rendit en Ontario et aux États-Unis où plusieurs Ursulines de langue anglaise s'intéressaient à Marie de l'Incarnation. Un troisième voyage fut entrepris en 1933, mais cette fois-ci, il se prolongea plus longtemps qu'il ne l'avait d'abord envisagé.

C'est à Québec même qu'il termina la préparation du premier tome de la *Correspondance* achevé en juin 1934, et publié chez Desclée De Brouwer en janvier de l'année suivante. Une lettre de Dom Jamet à Dom Augustin Genestout, procureur de la Congrégation de Solesmes à Rome, en date du 21 février 1933, avant l'embarquement, montre que le travail était déjà avancé à cette date. Ce III^e tome couvre les années 1635-1644, celles des tentatives pour réaliser la vocation canadienne, et celles de l'installation à Québec où l'Ursuline débarqua le 1^{er} août 1639.

Il fallut ensuite attendre l'automne 1938 pour que soit achevé le IV^e tome qui couvre les années 1644-1652. L'ouvrage parut à Paris en avril 1939. Il restait vingt années de correspondance à publier. Le projet primitif des trois volumes de *Lettres* se révélait trop timide; il en faudrait quatre pour contenir l'ensemble de la correspondance. Les difficultés financières avaient commencé avec l'inflation; Dom Jamet s'était trouvé dans l'obligation de demander aux premiers souscripteurs de contribuer au paiement des autres volumes à mesure de leur parution; cela avait provoqué de la part de certains des protestations. La situation internationale allait rendre pratiquement impossible la poursuite de la réédition, avec l'entrée en guerre d'une grande partie de l'Europe en septembre 1939. Bientôt, les exemplaires non encore vendus, stockés chez Desclée De Brouwer à Bruges seraient détruits par un incendie.

Dans l'intervalle entre le premier et le second volume de la *Correspondance*, la vie de Dom Jamet avait pris une nouvelle orientation. En septembre 1936, l'Abbé de Solesmes conduisit à Montréal quatre moniales du monastère de Notre-Dame de Wisques pour commencer, avec quelques oblates bénédictines de Montréal, la fondation d'un monastère cloîtré sur le bord du Lac des Deux-Montagnes, à Saint-Eustache²⁷. L'aumônerie du nouveau monastère fut confiée officielle-

27. Dom Guy-Marie Oury, *La fondation de l'abbaye de Sainte-Marie des Deux-Montagnes*, C.L.D., Chambray-les-Tours, 1986.

ment aux Sulpiciens. Celui qui fut nommé était originaire de Lyon, M. François.

Dom Jamet se trouvait à Québec lorsque le groupe des fondatrices mit pied à terre; il les accueillit et facilita les premiers contacts. Il vint ensuite passer les fêtes de Noël auprès du monastère provisoire, Avenue du Parc, à Montréal. Une amitié, faite d'estime réciproque, naquit entre la supérieure, Mère Gertrude Adam, et le moine de Solesmes. Dans une lettre du 29 janvier à Mère Gertrude, Dom Savaton écrit de Wisques: «Je ne m'étonne pas que mon compatriote vous intéresse. C'est un esprit très délié et délicat, et un solesmien. Marie de l'Incarnation lui a fait du bien».

Or la santé précaire de M. François, premier chapelain de Sainte-Marie, lui rendit bientôt la situation intenable, dans l'isolement de la campagne avec la responsabilité quotidienne du service religieux d'une communauté contemplative. Il fit coup sur coup plusieurs syncopes spectaculaires, et dut finalement être hospitalisé à Montréal, le 17 août 1937. Dom Jamet qui était déjà venu à plusieurs reprises au cours des premiers mois de 1937, vint le suppléer à partir de la saint Barthélémy, le 24, pour une durée qu'il ne prévoyait pas devoir dépasser deux mois. M. François reprit ses fonctions en octobre, mais refit une syncope le 30 octobre. Les médecins jugèrent qu'il ne pourrait demeurer sur place.

Pour tirer d'embarras le monastère et lui assurer un meilleur enracinement dans la tradition monastique qu'un séculier aurait été bien en peine de procurer, il fut donc décidé de demander à Dom Cozien une obédience permanente pour Dom Jamet qui resterait ainsi provisoirement auprès du nouveau monastère comme chapelain. L'abbé de Solesmes souleva une objection: la difficulté que cela entraînerait pour la poursuite effective du travail sur Marie de l'Incarnation, mais on le rassura et l'obédience sollicitée fut donnée. Mais dans l'organisation mise en place par Mgr Gauthier, coadjuteur de Montréal, au moment de la fondation, les Sulpiciens avaient reçu la charge du monastère. Il fallait leur accord.

«Vous avez trouvé la formule, écrivait Dom Cozien à Mère Gertrude Adam. Le 3 novembre 1937: concéder aux Sulpiciens, sur leur demande, de nous arranger de Dom Jamet pour un temps, jusqu'au retour de M. Neveu (qui avait remplacé durant le mois de juillet M. François). Cela peut être convenu ainsi dans le moment, et nous verrons. J'ai confiance que tout ira bien».

Tout alla si bien que le provisoire devint bientôt définitif. Dès lors, le moine résida sur le bord du Lac des Deux-Montagnes, aidant la supérieure dans la formation des jeunes qui se présentaient nombreuses, donnant des conférences spirituelles, assurant Messes et confessions, recevant les hôtes qui s'adressaient à lui. La prieure de Sainte-Marie ne tarit pas d'éloges sur lui. On lit par exemple dans une lettre qu'elle adressa le 14 octobre 1948 à l'Abbesse de Ryde²⁸, dans l'île de Wight: «Vous savez qu'un chapelain n'est pas tout à fait la même chose qu'un confesseur ordinaire. Surtout un chapelain comme celui-là! Que vous avez raison... de l'appeler un *grand moine*. Oui, il était grand en tout (sauf en taille, mais quelle dignité dans sa taille très moyenne!) grand par l'intelligence, grand par le savoir, plus grand encore par le cœur! Le dévouement joint à la discrétion. Et pour tous ceux qui abordaient la maison, il était incomparable. On peut dire qu'il nous a *posées* au Canada où il était universellement aimé et estimé. Vous devinez quel secours ce fut pour nous de trouver quelqu'un au courant du pays, sans parler du reste».

Dom Jamet avait en effet contracté des amitiés solides au Canada comme en France: Le cardinal Villeneuve, Mgr Ross²⁹, Mgr Courchesne et bien d'autres. Quant à l'enseignement spirituel et à la direction des âmes, il était difficile de trouver mieux; c'est ce que disait Mère Gertrude à l'Abbesse de Kergonan³⁰, le 28 septembre 1948: «Pour le dedans, un tact exquis, une délicatesse parfaite avec une sollicitude vraiment paternelle pour les âmes. Beaucoup de sagesse; pas possible avec lui de donner dans l'illumination. Avec cela très compréhensif. Avec moi, c'était l'idéal de la collaboration. Quelle sécurité! Avec cela, une âme de cristal, quelque chose de tellement pur que jamais on n'aurait pu être l'objet d'un attachement excessif. Il pouvait être aussi cordial que possible, sans que fléchisse une réserve qui donnait encore plus de charme à sa cordialité. Tous les parents et amis l'aimaient bien...». Elle évoquait encore le souvenir de Dom Jamet dans une lettre du 29 mars 1949, parlant de sa dignité à l'autel, de son onction, de son

28. Madame Germaine Cousin (morte en 1953): le monastère fut agrégé à la Congrégation de Solesmes après une longue attente, en 1952.

29. Mgr Ross semble, pour le moment, le seul à avoir fait l'objet d'une étude approfondie: Laval Lavoie, *Mgr François-Xavier Ross, libérateur de la Gaspésie*, Anne Sigier, Québec, 1989, 2^e édition.

30. Madame Jeanne Paris (1902-1986), moniale de Wisques, professe de 1927, élue Abbesse de Saint-Michel de Kergonan en 1947, démissionnaire en 1982.

recueillement: «Dom Jamet, dit-elle, avait un timbre de voix remarquablement agréable; chaude et en même temps si jeune, que l'on sentait, pour ainsi dire, toute la pureté de l'âme à travers».

On m'a confié récemment un grand cahier de 44 feuilles volantes, remplies de sa grande et belle écriture. Ce sont des notes spirituelles, rédigées rapidement, sans plan d'ensemble, mais abordant une multitude d'aspects divers de la vie chrétienne et de la vie spirituelle. Dom Jamet avait dû constituer cet ensemble, lors de la préparation d'une retraite, afin d'y trouver matière pour ses conférences. Ces notes sont rarement développées, elles procèdent par intuitions successives. Il serait tentant, à partir de ces pages, de constituer une anthologie qui permettrait de découvrir les lignes de force de la pensée de Dom Jamet, mais ce n'est pas ici le lieu. On se contentera de citer quelques lignes prises au hasard pour donner une idée de ce qu'est ce recueil: «La pauvreté: l'état normal du chrétien et surtout du moine, non seulement parce qu'il faut tout quitter pour aller au Christ, mais parce que c'est l'état normal du Christ, du Verbe Incarné *qui cum in forma Dei esset... propter nos egenus factus est* (alors qu'il était dans la forme divine..., il s'est fait mendiant pour nous) d'abord dans la manifestation de sa nature divine. Dans son indigence, riche de Dieu (2 Co. 8, 9). Car la pauvreté est dégagement de la servitude des choses matérielles. Elle est élévation, transcendance. La vie chrétienne, la vie filiale a pour condition et ambiance la transcendance... et la liberté intérieure... *Tamquam nihil habentes et omnia possidentes*, 2 Co. 7 (comme n'ayant rien et possédant tout). La pauvreté spirituelle, mystique. Tout se réduit au dépouillement de l'humain pour revêtir le mode divin d'être et d'agir: *et habitu inventus ut homo* (et il a été trouvé en tout semblable aux hommes...). L'abrégé de Marie de l'Incarnation (c'est-à-dire le dernier chapitre de la Relation de 1654)».

On a dit que Dom Jamet aurait dû consacrer tous ses efforts à la poursuite de l'œuvre commencée sur Marie de l'Incarnation, mais il lui était difficile de se soustraire aux sollicitations dont il était l'objet. Il y avait à l'horizon deux centenaires, celui de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec (1639-1939), puis celui de la fondation de Montréal (1642-1942). Pour célébrer le premier, les Hospitalières lui demandèrent de préparer la publication des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*, pour le second, les religieuses de la congrégation Notre-Dame lui demandèrent d'écrire une vie très complète de Marguerite Bourgeoys pour remplacer celle de Faillon, vieille de près d'un siècle, et pour préparer la béatifica-

tion qui s'annonçait prochaine, mais qu'il ne verra pas. Lorsque celle-ci eut lieu, le 12 novembre 1950, Dom Cozien, Abbé de Solesmes, se trouvait à Rome pour les affaires de ses monastères; il écrivit à Mère Gertrude: «J'ai assisté ce soir, tout près de la Gloire du Bernin — en face du Pape — à la béatification de Marguerite Bourgeoys. La bienheureuse triomphait dans la lumière. Le cher P. Jamet devait être là; j'ai cherché à voir dans la Gloire du Bernin s'il ne figurait pas parmi les angelots qui environnent la nouvelle bienheureuse, mais le peintre officiel n'a pas songé à lui...».

En 1937-1938, lorsqu'il commença à préparer la monumentale édition des *Annales de l'Hôtel-Dieu*, il n'avait encore que 56 ans; à cet âge, il est véniel de distraire quelques mois du travail principal de la vie; il aurait tout le loisir de rattraper le temps perdu, si tant est que le temps ait été perdu. D'ailleurs, il menait alors de front la publication des *Annales* et celle du deuxième tome des *Lettres* de Marie de l'Incarnation.

Grâce à l'aide financière des Hospitalières, il donna libre cours à son amour des beaux livres et des grandes éditions dans le style de celles des Mauristes. Il réalisa un in-folio digne des grandes heures de la typographie du XVII^e siècle. «Je puis témoigner, a écrit Jean Houpert, de la fierté avec laquelle Dom Jamet racontait qu'il avait pu faire exécuter ce grand ouvrage, dans tous ses détails techniques et artistiques, au Canada, par des Canadiens». Le colophon indique que le livre a été «imprimé par les presses de Garden City dans l'île de Montréal, sous la direction de M. Paul Desmarchais surintendant, illustré de bandeaux, lettres ornées et hors-texte à la photogravure nationale de Montréal par les soins de Paul-F. Lalonde». L'achevé d'imprimer est du 15 août 1939, deux semaines avant que l'Europe ne soit plongée pour six années dans une effroyable tourmente.

Il va sans dire que l'édition ne présente pas seulement des qualités typographiques. Elle est en tous points digne de celle des œuvres de Marie de l'Incarnation. C'est un ouvrage de référence, et l'on peut regretter seulement son tirage limité (1060 exemplaires) et son prix. Les Hospitalières y ont heureusement suppléé récemment, par le moyen d'une édition anastatique (reprint) de format plus réduit.

La biographie de Marguerite Bourgeoys en deux volumes qui occupa ensuite Dom Jamet, ne me semble pas un chef d'œuvre, quoi qu'il en soit de la médaille accordée par la Société historique de Montréal (mentionnée au début). Elle renferme trop de longueurs, elle témoi-

gne de trop de recherche littéraire et elle est encore trop tributaire de la tradition hagiographique ancienne. Il est vrai que Dom Jamet n'était pas entièrement libre de traiter sa matière comme il l'entendait. À la Congrégation de Notre-Dame, on désirait un gros livre qui épuisât le sujet et le lecteur, et Dom Jamet a été trouvé parfois radical dans sa manière critique de traiter de certains miracles rapportés par la tradition. Avec ses défauts, la *Vie de Marguerite Bourgeoys* est un livre important qui n'a pas été remplacé et qui a beaucoup contribué à faire connaître les années difficiles de Montréal, à partir de 1653, date de l'arrivée de la fameuse recrue dont Marguerite faisait partie.

Mais la guerre et la défaite française de mai et juin 1940 avaient coupé Dom Jamet de toutes relations directes avec Solesmes, Paris et Bruges. La poursuite de la publication des œuvres de Marie de l'Incarnation ne pourrait être envisagée qu'après la cessation des hostilités et nul ne pouvait prévoir la durée du conflit. Dom Jamet commença donc sans se presser à préparer le III^e volume des *Lettres*.

Les épreuves traversées par son pays pesaient lourd sur le moine. Il aurait probablement préféré les partager que de se trouver si loin, sans nouvelles pendant des mois. De temps à autre une lettre passait par l'Espagne. C'est ainsi qu'il apprit par une lettre de Dom Cozien à Mère Gertrude, du 18 juillet 1941, la mort du chanoine Denis, le grand ami de son enfance dont il mangeait les confitures, à Tours.

Mais, à Sainte-Marie, le monastère grandissait rapidement; il y avait trente religieuses à la fin 1941 et il devenait nécessaire d'élargir les murs. Le 12 avril 1942, de France, Dom Cozien écrivait à la prieure, Mère Gertrude: «Pour ce qui est de vous, si je comprends bien, vous n'êtes pas trop atteintes par le poids matériel des événements de la guerre. La maison se recrute, elle vit et elle est devenue trop petite... Les services du P. Jamet vous sont doublement précieux à l'intérieur et à l'extérieur».

Le monastère de Sainte-Marie avait été conçu lors de sa fondation comme un monastère indépendant, sous la juridiction de l'archevêque de Montréal, mais selon la forme des monastères solesmiens quant aux constitutions et à l'observance. Les moniales françaises et le P. Jamet n'étaient que prêtés, jusqu'à ce que le monastère soit parvenu à l'âge adulte et au plein développement. Mais après cinq ans d'expérience, il sembla que la solution de l'incorporation pure et simple à la Congrégation de Solesmes fût la meilleure garantie pour l'avenir: «La question de la Congrégation mérite d'être considérée, écrit Dom Cozien dans la

même lettre, mais elle ne pourra l'être que selon la procédure que nous avons adoptée dans le Chapitre général de 1937: l'avis favorable des monastères de moniales de la Congrégation, et ensuite l'acceptation du Chapitre général, puis de l'Ordinaire du lieu. On peut y penser, mais rien ne presse». Rien surtout ne pouvait être fait avant que les communications normales ne soient rétablies, c'est-à-dire avant la paix.

Le printemps de l'année 1943 amena le cinquantième anniversaire de la vêtue de Mère Gertrude, à l'abbaye Notre-Dame de Wisques. Ce jour là Dom Jamet exprima les sentiments de la communauté: «Au cinquantième anniversaire de leur entrée au noviciat, d'autres âmes penseraient légitimement au repos. Pour vous, Mère, *grandis tibi restat via* (le chemin qui vous reste, est long). Des voix jeunes et fraîches montent autour de vous. C'est un concert de tendresse, de vénération et de prière. La terre est triste. Demeurez avec nous, Mère, afin qu'engendrées par vous dans les eaux vives de la vie du Christ, *una sit fides mentium ac pietas actionum* (une soit la foi des âmes, une l'amour dans les actions), et que nos âmes avec la vôtre soient cachées dans le Christ au sein du Père, pour toujours».

Dom Jamet est l'un des nombreux Français qui furent spontanément fidèles à la personne du Maréchal Pétain et à son projet de reconstruction morale de la France. Pour lui, la légitimité du gouvernement de Vichy ne faisait pas de doute, et il prit sa défense dans la presse de Montréal à la suite d'une conférence donnée par Jacques Maritain. Il ne se rendait peut-être pas assez compte qu'il y avait loin des principes à leur application, dans une France occupée et soumise à toutes les pressions du III^e Reich.

De temps à autre, ses propres lettres arrivaient à destination et les nouvelles qu'il donnait étaient retransmises aux absents, notamment aux prisonniers de guerre. Ainsi, à Noël 1942, apprend-on que, sur proposition des autorités ecclésiastiques, il a accepté de diriger du point de vue technique une édition des livres liturgiques; le 1^{er} volume du Bréviaire était à la veille de paraître. La *Chronique des prisonniers* de Pâques 1943 fait état d'une lettre du mois d'août 1942, reçue six mois plus tard, dans laquelle il disait: «On nous avertit de ne point faire de projets d'ici cinq ans. Hélas! nous n'avons point besoin qu'on nous prodigue ces conseils. Nous lisons encore assez bien dans les événements pour savoir que la fin est toujours éloignée et que rien ne peut dire quelle figure elle prendra, bien que nous ne doutions pas du succès...».

Mais les événements démentirent ses pronostics, trop pessimistes : dès la fin de l'année 1944 la France était presque entièrement libérée, et l'Allemagne signait une capitulation sans conditions le 8 mai 1945. Les communications furent lentes à rétablir, mais enfin les liens se renouaient. Dans une lettre du 10 août 1945 à Mère Gertrude, Dom Savaton écrivait : « Votre éminent et cher aumônier ne viendra-t-il pas revoir le pays et son vieux compatriote tourangeau ? »

Ce ne fut pas lui qui franchit l'océan, mais d'abord Dom Gabriel Tissot, Abbé de Quarr, délégué par l'Abbé de Solesmes, puis, l'année suivante, Dom Cozien lui-même, pour la bénédiction abbatiale de Mère Gertrude, après les démarches préalables auprès de Notre-Dame de Wisques, des monastères de moniales, du Chapitre général, de la Cour de Rome et de l'archevêché de Montréal, en vue de l'agrégation de Sainte-Marie à la Congrégation de Solesmes et de l'érection du monastère en abbaye.

La cérémonie eut lieu dans l'église de Saint-Eustache, le 7 octobre 1946 ; Dom Jamet prononça l'allocution en présence de l'archevêque de Montréal et de la nombreuse assistance : « Madame (de Wisques) m'a remis un exemplaire du récit de vos fêtes que m'avait racontées le P. Abbé de Solesmes, écrit Dom Savaton, le 1^{er} février 1947. Tout est magnifique : fond, forme, papier, armes, discours magistral, comme on en entend sans doute rarement à Saint-Eustache ». La plaquette commémorative avait été préparée en effet par Dom Jamet, avec le soin qu'il avait apporté aux éditions des *Écrits de Marie de l'Incarnation* et des *Annales de l'Hôtel-Dieu*.

Mais il se sentait de plus en plus souffrant. Cela avait commencé dès 1942. Au milieu de 1948, il était très mal : « Depuis six ans environ, écrit Mère Gertrude, le 20 août 1948, on lui avait trouvé un ulcère au duodenum. On a du se tromper (ou le tromper !) car cet ulcère ne devient jamais cancer. Or, après avoir souffert de l'estomac tout le mois de juillet et s'affaiblissant graduellement, il est parti le 9 août pour l'Hôtel-Dieu de Québec où il est comme chez lui, avec ses meilleurs amis dans la ville. C'est un cancer à l'estomac ; il souffre très peu du mal lui-même, mais le cœur est très faible... ».

Durant son séjour de quinze jours à l'Hôtel-Dieu, Dom Jamet fut visité régulièrement par le docteur Montel, un Français réfugié au Canada, grand ami de Solesmes, et par la princesse Isabelle de Bourbon-Parme, sœur de l'impératrice Zita et de trois moniales de Sainte-Cécile de Solesmes, qui s'était également réfugiée à Québec avec sa mère, la

princesse de Parme³¹. «Il est parti dans la nuit du 23 au 24, à 3 h. et demie, très doucement, écrivit Mère Gertrude, le 29 août à l'Abbesse d'Oosterhout³², en Hollande. Sœur Marie-Joseph et sœur Joseph étaient là (les sœurs externes de Sainte-Marie) avec le P. Mathys (prieur de Saint-Benoît-du-Lac) et l'aumônier... Le Père était arrivé au bout de l'urémie et sans s'en douter... Quand il est arrivé à Québec, c'était fini, les reins étaient morts. L'Hôtel-Dieu a été embaumé par cette mort si sainte; jamais une plainte ni un désir. Pour moi, grande sœur, c'est une perte *immense*. C'était l'idéal d'un chapelain. Profonde vie intérieure, doctrine haute, sûre, parfaite distinction, tact exquis, délicatesse, discrétion, et en même temps sollicitude et intérêt. Avec cela un travailleur auquel ne pesait pas la solitude. C'est un concert de louanges et d'affection qui s'élève de tous côtés».

Le 24 août au soir, son corps fut ramené à Sainte-Marie. Mgr Charbonneau, archevêque de Montréal, vint lui-même présider les funérailles à l'église de Saint-Eustache, les moniales avaient eu la permission de sortir de clôture pour assister à la cérémonie et chanter la messe à la tribune de l'église. Il fut enterré dans le cimetière des moniales. Quand l'église eut été construite en 1956, son corps fut déposé dans la crypte. «Voyez-vous, écrivait encore Mère Gertrude à l'Abbesse d'Oosterhout, le 9 octobre, on jouissait de ce que le bon Dieu nous avait donné, sans trop se rendre compte que c'était bien au-dessus de l'ordinaire. On le réalise durement».

L'achèvement de l'édition des œuvres de Marie de l'Incarnation se trouvait reporté aux calendes grecques par cette mort prématurée, à 65 ans. Pour remplacer Dom Jamet auprès des moniales de Sainte-Marie, l'Abbé de Solesmes se proposa d'abord d'envoyer Dom Sévellec, mais l'état général de sa santé était si mauvais que le médecin jugea la nomination «contre-indiquée». Il obtint alors l'envoi du prieur de Saint-Paul de Wisques, Dom Emmanuel Flicoteaux, qui était capable de poursuivre le travail entrepris par Dom Jamet.

En fait, Dom Flicoteaux était un liturgiste et ne se sentit pas le goût de reprendre la tâche. Aussi Dom Cozien envisagea-t-il une autre solu-

31. Durant cet exil, les rapports de la famille avec l'abbaye Sainte-Marie des Deux-Montagnes avaient été nombreux à cause des liens étroits des Bourbon-Parme avec Solesmes. Voir: Joseph Valynseele, *Les prétendants aux trônes d'Europe*, Paris, 1967, p. 98-100.

32. Madame Lamy de la Chapelle, moniale de Wisques et ancienne novice de Mère Gertrude Adam.

tion: «Je cherche s'il va être possible de continuer l'œuvre de Dom Jamet et de terminer la publication des *Écrits de Marie de L'Incarnation*, dit-il dans une lettre, le 1^{er} janvier 1951. Entre nous pour le moment: j'ai glissé la chose à l'oreille d'un de mes moines, Dom Froger, lui-même tourangeau, dont la *Revue Grégorienne* a publié plusieurs articles. Il a beaucoup de ressources. Elles seraient facilement *extra-vagantes* au sens étymologique du mot, c'est-à-dire que son cerveau embrasse beaucoup de choses et entrerait parfois en ébullition. Il traîne, de plus, un état de neurasthénie. En ce moment je lui permets de prendre une détente à Tours. Il a d'ailleurs de grands travaux sur le métier. Ma proposition est entrée après des moments de grande surprise et d'hésitation, à cause précisément de ces travaux — dans son esprit, comme une tentation! Il est prêt à faire ce que je lui demanderais. Mais il semble qu'un voyage d'exploration au Canada s'imposerait d'abord pour voir où en sont les choses et comment, si à l'examen des documents le travail lui paraît possible, sa vie pourrait s'organiser au Canada et où...»

En fait, le projet séduisant tomba à l'eau et Dom Jacques Froger³³ se consacra tout entier aux recherches commencées sur les relations entre la *Règle de saint Benoît* et la *Règle du Maître*, question passionnante entre toutes, qui mobilisa un grand nombre de patrologues en ces années 1950-1960. Dom Flicoteaux mourut en 1956, des suites d'une opération que son cœur n'avait pas supportée, sans avoir rien fait pour Marie de l'Incarnation.

Dom Cozien crut qu'il aurait plus de chances avec son successeur, Dom Antoine des Mazis³⁴, un historien de qualité, mais celui-ci non plus ne mordit pas à l'hameçon. Si bien qu'au printemps de 1960, rien de positif n'avait encore été fait. Dom Cozien avait donné sa démission en juin 1959, après un très long abbatiat. Lorsque son successeur, Dom Jean Prou fit son premier voyage au Canada, le Comité des fondateurs délégua le P. Gervais pour lui demander officiellement la poursuite des travaux.

Il fut alors décidé que quelques moniales de Sainte-Marie s'occuperaient du travail, avec l'aide, en France, de Dom Hourlier et, secondairement de Dom Oury. La cheville ouvrière de l'entreprise devait être

33. Dom Jean-Louis Soltner, «Dom Jacques Froger (1909-1980)», dans *Lettre aux Amis de Solesmes*, 1980, n^o4, p. 27-28.

34. Dom Antoine des Mazis (1903-1975); après 1959, il devint Procureur de la Congrégation de Solesmes à Rome.

Mère Martina Monette que le P. Lucien Campeau acceptait de seconder. Il en alla ainsi jusqu'en 1966.

L'état des yeux de Mère Martina Monette ne lui permit pas de continuer le travail pour lequel elle ne se sentait plus de goût. C'est alors que Dom Prou me demanda de prendre la chose en mains et de mener l'œuvre à son achèvement. Deux mois passés à Sainte-Marie au cours de l'été 1966 me permirent de voir ce qui avait été fait et ce qu'il restait à faire.

Il parut opportun de regrouper toute la correspondance en un seul volume, reprenant la matière des deux premiers volumes des *Lettres* publiés par Dom Jamet, en allégeant l'annotation surabondante, y suppléant par une bibliographie aussi complète que possible, ce que ce dernier n'avait pas fait, et en composant des tables détaillées.

En outre, la nouvelle édition a introduit systématiquement toutes les variantes textuelles des éditions parallèles d'un même texte par Dom Claude Martin. Elle a rétabli l'orthographe originale soit des originaux, soit des copies fidèles des originaux, soit encore des textes publiés par Dom Claude Martin en 1677 et 1671.

Le volume, prêt en 1969, parut en 1971 aux éditions de Solesmes, grâce à une souscription, avec une préface du cardinal Journet. Il ne semblait pas utile de publier à nouveau le *Catéchisme* de Marie de l'Incarnation, ou *École sainte*, l'édition de Richaudeau de 1876 ayant fait déjà l'objet de plusieurs éditions et étant, de ce fait, encore disponible. En revanche, *les constitutions et Règlements des premières Ursulines de Québec*, de 1647, œuvre collective du P. Jérôme Lallemand et des religieuses, portaient la marque de la pensée et de la plume de Marie de l'Incarnation. Elle fit l'objet, en 1974, d'une édition soigneusement préparée par sœur Gabrielle Lapointe, de Québec.

Dom Jamet avait rédigé une cinquantaine de pages de sa future *Vie* de Marie de l'Incarnation, sous une forme assez semblable à la *Vie de Marguerite Bourgeoys*. Une biographie critique était donc entièrement à faire. Elle parut en co-édition au début de 1973, suivie d'un petit livre sur Madame de la Peltrie, incluant ce qui n'avait pu être inséré dans la vie de Marie de l'Incarnation sous peine de trop longues digressions. Et c'est ainsi que sous une forme moins homogène que ne l'avait rêvée Dom Jamet, son œuvre est parvenue à son achèvement moins de trente ans après sa mort.

G. M. Oury
m. b.